

voyagé, et son ami le roi de l'Inde lui aura sans doute donné une poudre qui te serait utile.

—Quoi ! monsieur est ami du roi de l'Inde !

—Oui, les deux doigts de la main ne sont pas mieux liés l'un à l'autre. Il faudra même que je lui parle de vous pour son château de Calcutta dont le concierge vient de se retirer avec quinze mille livres de rente, gagnées en deux ans. Mais avant, monsieur Calurin, contez-moi d'abord votre malheur.

—Mon malheur résulte de mon trop de bonheur.

—Ah ! vraiment ?

—Parle, parle, pauvre ami, ouvre ton âme à monsieur, crièrent les deux jeunes gens qui, connaissant le genre d'infortune du concierge, prenaient plaisir à la lui faire raconter.

—Alors, monsieur veut bien m'écouter ?

—Je bois vos paroles, Calurin. Je les bois, déclara Borax avec empressement.

—Voici donc mon histoire : Figurez-vous que tant que ma femme était demoiselle, elle était rongée par ce désir : " Etre mère !" Moi, je lui répondais : " Tu peux t'en fier à moi, je suis du Midi : " et, aussitôt le mariage fait, je me suis si bien appliqué à lui tenir ma parole, que j'ai réalisé onze fois ce vœu de ma femme.

—Onze enfants ! c'est une heureuse réussite. car les familles nombreuses sont bénies du ciel, déclama le charlatan.

—Il paraît que le père n'est pas compris dans la bénédiction, car je n'ai jamais été plus malheureux. Bref, les onze petits, ma femme et moi, ça fait treize à table. TREIZE !!! Comme mon épouse est très superstitieuse, elle m'envoie, à l'heure des repas, balayer la maison pour éviter un malheur. Alors, je trompe ma faim en cirant mes escaliers et en me disant : " On me gardera ma portion." Pas du tout ! j'ai enfanté onze petits ogres, qui mangent même le vert des artichauts. De sorte que je périrais de faim sans mademoiselle Madelon, la cuisinière de M. Ribolard, qui veut bien me soulager quelquefois d'une côtelette égarée de la table de ses maîtres.

—Triste ! triste ! triste ! répéta Borax en affectant un air désolé : mais, mon cher monsieur Calurin, l'avenir vous réserve un moyen pour n'être plus treize à table.

—Lequel ? s'écria le concierge plein d'espoir.

—C'est d'être quatorze. Espérons que vous aurez un douzième enfant.

—Hélas ! non ! Ernestine dit que notre place ne rapporte pas assez et que nous sommes déjà beaucoup trop à l'étroit. Ah ! si nous avions cette loge du palais de Calcutta, chez votre ami le roi de l'Inde, dont vous parliez tout à l'heure, peut-être que mon Ernestine sourirait à un nouvel effort.

—Je penserai à vous, père intrépide. Messieurs, songez donc à me rafraîchir la mémoire au sujet de Calurin quand j'écirai à mon ami le roi ? prononça Borax avec un aplomb superbe.

—En vous contant mes malheurs, j'ai oublié de vous demander quelle est la commission pour laquelle vous m'avez fait monter, s'informa le portier, redevenu gai après cette promesse d'une loge à Calcutta.

—Ah ! oui, reprit le peintre, c'était pour te dire que, si un monsieur avec un nez d'argent venait me demander, tu lui répondes toujours que je suis retourné en nourrice. N'y manque pas, Calurin, si étrange que te paraisse cette consigne, tout mon avenir en dépend.

—Soyez tranquille monsieur Ernest, promit le con-

cierge, qui s'en alla sans se douter qu'on ne l'avait appelé que pour le montrer à l'intime camarade du roi de l'Inde.

—Encore un qui sera dans notre sac. Nous le tiendrons par la cuisinière Madelon, qui lui fourre les côtelettes de Gibolard.

—Alors, il faudrait d'abord tenir Madelon, avança Paul.

Borax eut un sourire vainqueur en répliquant :

—Je m'en charge. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais les cuisinières me profitent assez... sans compter ma poudre, qui nettoie les casseroles à la perfection. Nous aurons donc le concierge ; il faut à présent nous occuper de sa femme, la féconde Ernestine.

—Oh ! c'est facile, dit le peintre en riant, si nous tenons le mari par la cuisinière, nous aurons la femme par le cocher Benoit.

—Ah ! vraiment ?

—Oui, les mauvaises langues prétendent qu'elle a un faible pour lui.

La délibération fut interrompue subitement par cette exclamation de Paul, le joueur de grosse caisse :

—Ah ! voici l'heure de me rendre à l'Ambigu !

IV

Il est sept heures. On a déjà joué la petite pièce et la foule, arrivée pour le drame à succès, emplit la salle de l'Ambigu.

Sur le premier rang des fauteuils de balcon, la famille Ribolard s'étale dans tout son plein. Virginie est prise entre mademoiselle de Veausalé et sa mère ; Ribolard est assis entre sa femme et un vieux monsieur, à tournure militaire, qui commence à s'effaroucher des étranges allures de son voisin.

La jeune et jolie blonde a déjà aperçu Paul, placé devant son instrument, dans un coin de l'orchestre. Elle lui lance de bien doux regards quand elle ne se sent pas surveillée par Pamela, qui se tient raide et immobile comme une girafe qui réfléchit.

Son maintien fait l'admiration de Ribolard, et il murmure à sa femme :

—Ne t'appuie pas à ton dossier, Cunégonde ; imite la prestance de mademoiselle de Veausalé. Copie donc ses manières de grand monde.

—C'est que je suis très mal assise. Il y a une grosse bosse dans mon fauteuil.

Quant à Ribolard, qui prêche les bonnes manières à son épouse, il se tient pour ainsi dire le ventre sur l'appui en velours du balcon, le corps en dehors et fouillant du regard le public de l'orchestre pour tâcher de découvrir le noble duc de Croustaflor et son neveu.

En dessous de lui se trouvent les claqueurs du parterre qui, en voyant ce monsieur suspendu sur leurs têtes, commencent à manifester des inquiétudes d'autant plus sérieuses que le nez du vermicellier ému fait entendre un bruyant gloc gloc qu'ils prennent pour un hoquet.

—Est-ce que son dîner lui fait mal, murmurent-ils ; ça sera du propre quand il va être secoué par la grande scène entre Machanette et madame Laurent. Justement nous l'avons au-dessus de nous ! il faut aller reprendre nos parapluies au vestiaire pour le moment de l'averse.

—Eh ! là-haut ! rentrez donc votre pochard ! crie un de ces messieurs.

—Tapez-lui dans le dos, ça tue le hoquet, ajoute un autre,